

Chapitre I

Le vieux loup de mer à l'Amiral Benbow

LE SQUIRE¹ TRELAWNEY, le docteur Livesey et autres gentlemen m'ayant demandé de coucher par écrit tous les détails concernant l'Île au Trésor, du début à la fin, sans rien omettre sauf la position de l'île et ceci seulement parce qu'il s'y trouve encore un trésor, je prends ma plume en l'an de grâce 17.. et reviens au temps où mon père tenait l'auberge de l'Amiral Benbow, et où le vieux marin hâlé, balafre d'un coup de sabre, commença à loger sous notre toit.

Je me souviens de lui comme si c'était hier, lorsqu'il arriva d'un pas lourd à la porte de l'auberge, son coffre de marin le suivant dans une brouette ; un homme grand, fort, massif, au teint noisette, ses cheveux retombant en une tresse poisseuse sur les épaules d'un habit bleu et sale ; les mains rugueuses et pleines de cicatrices, aux ongles noirs et cassés ; et le coup de sabre au travers de la joue, d'un blanc sale, livide. Je le revois, parcourant la crique du regard et sifflant pour lui-même, ainsi qu'il le faisait avant d'entonner ce vieux chant de marin, qu'il chanta si souvent par la suite :

*Quinze hommes sur le coffre du mort –
Yo-ho-ho, et une bouteille de rhum !*

¹ Titre désignant le châtelain de l'endroit.

d'une vieille voix aiguë et chevrotante, qui semblait avoir été accordée et brisée aux barres du cabestan². Il tenait une espèce de bâton semblable à un anspect³, avec lequel il frappa à la porte, et lorsque mon père apparut, lui demanda grossièrement un verre de rhum. Quand celui-ci lui fut apporté il le but lentement, en connaisseur, tout en continuant à regarder les falaises alentour, puis notre enseigne.

— Pas mal, comme crique, dit-il finalement ; et l'auberge est bien située. Beaucoup de monde, camarade ?

Mon père lui répondit que non, très peu de clients, et que c'était bien regrettable.

— Bien, alors, fit-il, c'est le mouillage qu'il me faut. Viens ici, l'ami, lança-t-il à l'individu qui poussait la brouette ; accoste là et aide à monter mon coffre. Je vais rester un peu ici, continua-t-il. Je suis un homme simple ; du rhum et du bacon aux œufs, c'est tout ce qu'il me faut, et ce promontoire-là pour observer les navires au large. Comment pourriez-vous m'appeler ? Vous pourriez m'appeler « Capitaine ! » Ah ! je vois ce que vous attendez – voilà ; et il jeta trois ou quatre pièces d'or sur le seuil. Vous me direz quand je serai au bout de ça, dit-il, farouche comme un commandant.

Et en réalité, aussi piètres que fussent ses vêtements et aussi rude que fût son langage, il n'avait aucunement l'apparence d'un homme qui avait navigué comme simple matelot ; il ressemblait plutôt à un officier ou à un patron, habitué à être obéi ou à frapper. L'homme à la brouette

² Treuil à axe vertical fixé sur le pont d'un navire et muni de barres horizontales que les matelots poussaient en chantant pour le faire tourner.

³ Gros levier en chêne, à bout ferré, servant à la manœuvre de différentes pièces sur un navire.

nous apprit que la malle-poste l'avait laissé la veille au matin devant le Royal George, qu'il s'était enquis des auberges situées le long de la côte, et qu'entendant dire du bien de la nôtre, je suppose, lui ayant été décrite comme isolée, il l'avait choisie parmi d'autres comme résidence. Et ce fut tout ce que nous pûmes apprendre sur notre hôte.

D'habitude il était très silencieux. Toute la journée il parcourait la crique ou les falaises avec une longue-vue de cuivre ; le soir il s'asseyait dans un coin de l'arrière-salle, près du feu, et buvait force rhum arrosé d'eau. La plupart du temps il ne répondait pas quand on lui adressait la parole ; il se contentait de relever brusquement la tête d'un air farouche et de souffler par le nez comme une corne de brume. Aussi, nous et les gens qui fréquentaient la maison apprîmes-nous bientôt à le laisser tranquille. Chaque jour quand il revenait de sa promenade, il demandait si un navigateur n'était pas passé sur la route. Tout d'abord nous pensâmes que c'était le manque de compagnons de son genre qui lui faisait poser cette question, mais à la fin nous nous aperçûmes qu'il voulait en fait les éviter. Quand un marin descendait à l'Amiral Benbow (comme certains le faisaient de temps à autre, en route pour Bristol par la côte), il l'observait à travers les rideaux de la porte avant de rentrer dans l'arrière-salle, et l'on pouvait alors être sûr qu'il se ferait aussi petit qu'une souris tant que l'autre serait là. Pour moi du moins, cela n'avait rien de mystérieux, car je partageais, d'une certaine manière, son inquiétude. Un jour il m'avait pris à part et m'avait promis une pièce d'argent de quatre pennies le premier de chaque mois si seulement je voulais « veiller au grain et l'avertir si un navigateur à une jambe survenait. » Assez souvent, lorsque arrivait le premier du mois et que je lui réclamais mon salaire, il se contentait de souffler par le nez, en me regardant fixement de toute sa hauteur ; mais avant que la semaine ne fût écoulée, il ne manquait pas de revenir à de

meilleurs sentiments, me donnait ma pièce de quatre penies et répétait son ordre « de veiller au navigateur à une jambe. »

A quel point ce personnage hantait mes rêves, j'ai à peine besoin de le dire. Par les nuits de tempête, quand le vent secouait les quatre coins de la maison et que le ressac rugissait le long de la crique et montait à l'assaut des falaises, je le voyais sous mille formes et avec mille expressions diaboliques. Tantôt la jambe était coupée au niveau du genou, tantôt à la hanche ; tantôt c'était une sorte de créature monstrueuse qui n'avait jamais eu qu'une seule jambe, celle-ci au milieu du corps. Voir cet être sauter et courir à ma poursuite par-dessus les haies et les fossés était le pire des cauchemars. Et tout compte fait, je payais joliment cher, par ces abominables fantasmagories, ma pièce d'argent mensuelle.

Mais, aussi terrifié que je fusse à l'idée du navigateur à une jambe, j'étais beaucoup moins effrayé par le capitaine lui-même que n'importe qui de ceux qui le connaissaient. Il y avait des soirs où il prenait un peu plus de rhum que sa tête n'en pouvait porter, et alors il s'asseyait parfois et chantait ses méchantes chansons de marin, vieilles et sauvages, sans faire attention à personne ; d'autres fois cependant, il offrait une tournée et contraignait toute la tremblante assistance à écouter ses histoires et à reprendre en chœur ses refrains. J'ai souvent entendu la maison secouée par des « Yo-ho-ho et une bouteille de rhum ! », tous les voisins se joignant au chœur pour leur chère petite vie, la crainte de la mort sur eux, chacun chantant plus fort que son voisin pour éviter une remarque. Car dans ces crises il était le plus tyrannique convive jamais vu ; il frappait la table de la main pour exiger le silence alentour ; il s'emportait dans des accès de colère pour une question et parfois parce qu'aucune ne lui était posée, ju-

geant alors que la compagnie ne suivait pas son récit. Jamais non plus il n'aurait permis à quiconque de quitter l'auberge avant qu'il n'eût bu lui-même jusqu'à s'endormir, et n'allât se coucher en titubant. Ses récits étaient ce qui nous effrayait le plus. C'étaient des histoires terribles avec des pendaisons, des passages à la planche, des tempêtes en mer où il était question de l'île de la Tortue ainsi que d'actes de sauvagerie en d'autres lieux de la mer des Antilles. A l'entendre, il devait avoir passé sa vie parmi les êtres les plus féroces à qui Dieu eût jamais permis de parcourir les mers, et le langage dans lequel il nous narrait ces histoires choquait les braves gens de notre région presque autant que les crimes qu'il décrivait. Mon père disait toujours que nous serions ruinés, car les clients cesseraient bientôt de venir pour se faire tyranniser et rabrouer, et renvoyer tout tremblants dans leurs lits. Mais je crois en réalité que sa présence fut un bien pour nous. Sur le moment les gens étaient apeurés mais réflexion faite ils aimaient plutôt cela ; c'était un excellent divertissement dans une paisible vie campagnarde, et il y avait même une bande de jeunes qui prétendaient l'admirer, le dénommant « vrai loup de mer, vieux bourlingueur » et lui donnant d'autres noms semblables, disant que c'était à des individus de cette trempe que l'Angleterre devait d'être terrible sur mer.

D'une certaine façon cependant, il était en passe de nous ruiner, car il prolongeait son séjour semaine après semaine et enfin mois après mois, de sorte que son argent avait été épuisé depuis longtemps sans que mon père eût eu le cœur d'insister pour avoir plus. Si jamais il en parlait, le capitaine soufflait par le nez si fort qu'on aurait dit qu'il rugissait, et la fixité de son regard chassait mon pauvre père de la pièce. Je l'ai vu se tordre les mains après de telles rebuffades, et je suis sûr que les tourments et la ter-

reur dans lesquels il vivait doivent avoir grandement hâté sa fin prématurée et malheureuse.

Tout le temps qu'il vécut avec nous, le capitaine ne changea quoi que ce fût à son vêtement, sauf qu'il acheta quelques paires de bas à un colporteur. Une des cornes de son chapeau étant tombée, il la laissa pendre à partir de ce jour, quoique ce fût très gênant en cas de vent. Je me rappelle l'aspect de son habit, qu'il rapiécétait lui-même en haut dans sa chambre et qui, vers la fin, n'était plus que pièces et morceaux. Il n'écrivit ni ne reçut jamais de lettres, et ne parla jamais à personne d'autre que les voisins, et à ceux-ci, la plupart du temps, seulement lorsqu'il était pris de rhum. Quant au coffre de marin, aucun de nous ne l'avait jamais vu ouvert.

Il ne fut contrecarré qu'une seule fois, et ce fut vers la fin, alors que mon pauvre père était déjà bien miné par le mal qui l'emporta. Le docteur Livesey vint un jour tard dans l'après-midi pour visiter son patient, ma mère le fit souper légèrement et il alla ensuite dans l'arrière-salle pour fumer une pipe jusqu'à ce qu'on lui ramenât son cheval du hameau, car nous n'avions pas d'écurie dans ce vieux Benbow. Je le suivis et me rappelle avoir observé le contraste du docteur, si propre, si distingué, avec sa poudre blanche comme neige, ses yeux noirs et brillants, ses manières aimables, en comparaison de celles de nos paysans mal dégrossis et par-dessus tout de notre pirate repoussant, grossier, de cet épouvantail blafard, assis, ivre mort, les bras sur la table. Soudain il – c'est-à-dire le capitaine – se mit à entonner son éternel refrain :

*Quinze hommes sur le coffre du mort –
Yo-ho-ho, et une bouteille de rhum !
La boisson et le diable avaient emporté le reste –
Yo-ho-ho, et une bouteille de rhum !*

J'avais tout d'abord supposé que « le coffre du mort » était précisément cette grande cantine qui se trouvait à l'étage dans la pièce du devant, et cette pensée s'était mêlée dans mes cauchemars avec celle du navigateur à une jambe. A cette époque toutefois, nous avions depuis longtemps cessé de prêter une attention particulière à cette chanson ; elle n'était nouvelle, ce soir-là, pour personne d'autre que le docteur, et j'observai que sur lui elle ne produisait pas un effet agréable, car il redressa un moment la tête d'un air de colère, avant de poursuivre sa conversation avec le vieux Taylor, le jardinier, à propos d'un nouveau traitement des rhumatismes. Pendant ce temps le capitaine s'était progressivement échauffé à sa propre musique, et à la fin abattit sa main devant lui sur la table, d'une manière qui pour nous tous signifiait « SILENCE ! » Les voix cessèrent à l'instant, toutes sauf celle du docteur Livesey ; il continua comme avant, parlant clair et d'un ton aimable, tirant vivement sur sa pipe presque après chaque mot. Le capitaine lui lança un moment un regard furieux, frappa à nouveau de la main, le fixa encore plus durement et finalement éructa, avec un affreux et bas juron : « Silence, là-bas, dans l'entrepont ! »

— Vous vous êtes adressé à moi, monsieur ? fit le docteur. Et quand le ruffian lui eut confirmé, avec un autre juron, qu'il en était bien ainsi, « j'ai seulement une chose à vous dire, monsieur, » répliqua le docteur, « c'est que si vous continuez à boire du rhum, le monde sera bientôt débarrassé d'une assez vilaine canaille ! »

La colère du vieux fut terrible. Il bondit sur ses pieds, tira et ouvrit un couteau de marin pliant et, le balançant ouvert dans sa paume, menaça de clouer le docteur au mur.

Le docteur n'avait pas bougé d'un pouce. Il s'adressa à lui comme auparavant, par-dessus son épaule, et du même ton ; assez haut pour que tout le monde l'entendît dans la salle mais parfaitement calme et assuré :

— Si vous ne remettez pas à l'instant ce couteau dans votre poche, je vous promets, sur mon honneur, que vous serez pendu aux prochaines assises !

Ensuite ils se mesurèrent du regard mais le capitaine eut bientôt le dessous, rempocha son arme et regagna son siège, grondant comme un chien battu.

— Et maintenant, monsieur, poursuivit le docteur, maintenant que je sais qu'il y a un tel gremlin dans mon district, vous pourrez compter que j'aurai l'œil sur vous nuit et jour. Je ne suis pas seulement docteur, je suis aussi magistrat, et si j'entends la moindre plainte contre vous, ne serait-ce que pour une impolitesse comme ce soir, je prendrai des mesures efficaces pour vous chasser et vous faire déguerpir d'ici. Que cela suffise !

Bientôt après le cheval du docteur Livesey arriva à la porte et il s'en alla ; mais le capitaine se tint tranquille ce soir-là et maints soirs qui suivirent.

Chapitre II

Chien Noir apparaît et disparaît

CE NE FUT PAS très longtemps après que survint le premier de ces mystérieux événements qui finirent par nous débarrasser du capitaine mais non pas, comme vous le verrez, de ses affaires. C'était un hiver d'un froid rigoureux, avec de longues et dures gelées et de violentes tempêtes, et il était clair depuis le début que mon malheureux père avait très peu de chances de voir le printemps. Il s'affaiblissait chaque jour, et ma mère et moi avions toute l'auberge sur les bras. Nous avions assez d'occupation comme cela sans avoir encore à nous soucier de notre désagréable pensionnaire.

C'était un matin de janvier, très tôt – un matin mordant et glacé – la crique toute grise de givre, les vaguelettes léchant doucement les galets, le soleil encore bas éclairant seulement le sommet des collines et luisant au loin sur la mer. Le capitaine s'était levé plus tôt que d'habitude et était descendu vers la grève, son sabre se balançant sous les larges basques de son vieil habit bleu, sa lunette de cuivre sous le bras, son chapeau sur la tête, rejeté en arrière. Je me souviens de son haleine suspendue derrière lui comme une fumée tandis qu'il marchait à grands pas, et le dernier son que j'entendis de lui fut un fort grognement d'indignation lorsqu'il disparut derrière le gros rocher, comme s'il avait encore pensé au docteur Livesey.

Ma mère était alors en haut avec mon père, et je dressais la table du déjeuner en vue du retour du capitaine,

lorsque la porte de la salle s'ouvrit sur un particulier que je n'avais jamais vu auparavant. C'était un être pâle, au teint cireux, auquel il manquait deux doigts à la main gauche, et quoiqu'il portât un sabre, il n'avait pas l'air bien belliqueux. J'avais toujours l'œil ouvert pour un navigateur à une ou deux jambes, et je me rappelle que celui-ci m'intrigua. Il n'avait pas l'air marin et cependant quelque chose en lui faisait penser à la mer.

Je lui demandai ce qu'il y avait pour son service, et il me répondit qu'il voulait du rhum. Comme j'étais sur le point de sortir pour aller lui en chercher, il s'assit sur une table et me fit signe d'approcher. Je m'arrêtai où j'étais, ma serviette à la main.

— Viens ici, mon garçon, dit-il, approche !

Je fis un pas en avant.

— Est-ce la table de mon ami Bill ? demanda-t-il avec un coup d'œil narquois.

Je lui dis que je ne connaissais pas son ami Bill, et que c'était pour une personne qui séjournait chez nous et que nous appelions « le capitaine ».

— Ma foi, dit-il, mon ami Bill peut bien se faire appeler capitaine, pourquoi pas ? Il a une balafre sur une joue et de rudement jolies manières, surtout quand il a bu, mon ami Bill. Et supposons, juste pour dire, que votre capitaine soit balafré sur une joue – et supposons encore, si tu veux, que cette joue soit la droite. Maintenant que je t'ai dit cela, est-ce mon ami Bill qui est dans la maison ?

Je lui répondis qu'il était sorti se promener.

— Voyons, fiston, de quel côté est-il parti ?

Et quand je lui eus indiqué le rocher et par où et quand il était probable que le capitaine reviendrait, et répondu à quelques autres questions : « Ah ! fit-il, il va aimer ça autant qu'un bon coup à boire, mon ami Bill ! »

L'expression de son visage en disant ces mots n'augurait rien de bon, et j'avais mes propres raisons de croire que l'étranger se trompait, à supposer qu'il disait ce qu'il pensait. Mais ce n'était pas mon affaire, pensai-je, et il était difficile, en outre, de savoir quoi faire. L'étranger restait planté là, juste à côté de la porte de l'auberge, jetant un regard scrutateur derrière le coin de la maison comme un chat guettant une souris.

Dès que j'eus fait moi-même un pas dehors pour aller sur la route, il me rappela brutalement, et comme je n'obéissais pas assez rapidement à son goût, sa face blême prit la plus horrible expression et il m'ordonna de rentrer avec un juron qui me fit bondir. Dès que je fus revenu, il reprit sa première attitude, mi-doucereux, mi-railleur, me tapota sur l'épaule, et me déclara que j'étais un brave garçon et qu'il me prenait en affection. « Moi aussi, j'ai un fils, dit-il, c'est ma fierté et vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau. Mais la grande affaire pour les garçons, c'est la discipline, mon gars, la discipline ! Tiens, si tu avais navigué avec Bill, tu ne te le serais pas fait dire deux fois, crois-moi. Ça n'a jamais été la manière de Bill, ni d'aucun de ceux qui ont navigué avec lui. Ah ! C'est lui, sans aucun doute, mon ami Bill avec sa lunette sous le bras, sur mon âme, c'est bien lui ! Toi et moi allons juste retourner dans l'arrière-salle, fiston, et rester derrière la porte, et nous allons faire une petite surprise à Bill, sur mon âme, je te dis ! »